

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N^o 177, r. S. Valter,
{ A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désignant l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez M. DEVERRY où, l'on peut, entre autres rafraîchissements, acheter le Fantasque.

Je n'obtiens ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 30 JUIN 1838.

[No. 22.]

Mélanges.

TROP JOLI GARÇON POUR ETRE BON A QUELQUE CHOSE.

M. Ferdinand Fitzroy était un de ces types de perfection dont un père et une mère ne peuvent fournir au monde qu'un seul exemple. M. Ferdinand Fitzroy était donc fils unique. Ses parents avaient pour lui une tendresse si merveilleuse qu'ils résolurent son malheur. Il fut, en effet, excessivement gâté; jamais la vue d'un livre n'importunait ses yeux, et on lui donnait du flan autant qu'il en pouvait manger. Heureux M. Ferdinand Fitzroy, s'il avait pu toujours manger du flan, et s'il était resté dans une éternelle enfance. "Ne donnez le nom d'heureux à personne, dit la tragédie grecque qu'après avoir vu sa fin." C'était un bien joli garçon que ce M. Ferdinand Fitzroy; quels yeux! quelles dents! quels cheveux! quelle tournure aussi! et quelle irrésistible manière de mettre sa cravatte! Quand il eut environ seize ans, un oncle, vieux grognon, fit observer à ses parents qu'il serait convenable d'apprendre à lire et à écrire à M. Ferdinand Fitzroy. Il les persuada non sans peine, mais enfin il en vint à bout, car il était extrêmement riche, et la richesse dans un oncle est un argument d'une puissance admirable, quand il s'agit de l'éducation d'un neveu sans fortune. Ainsi notre héros fut envoyé dans un pensionnat. Il avait de l'esprit, (je ne plaisante plus,) des dispositions naturelles, et il fit des progrès surprenants dans ses études. La femme du maître de pension aimait les jolis garçons. "Quel génie sera M. Ferdinand Fitzroy, si vous prenez la peine de l'instruire!" dit-elle à son époux. — Bah! ma chère, il est fort inutile de me donner de la peine pour lui. — Et pourquoi, mon amour? — Parce qu'il est beaucoup trop joli garçon pour jamais être un savant. — C'est assez vrai, mon cher, dit la femme du maître. — Ainsi, parcequ'il était trop joli garçon pour être un savant, M. Ferdinand Fitzroy fut toujours le dernier en quatrième.

On retira de l'école notre héros; "Quelle carrière prendra-t-il, dit sa mère? — Mon cousin germain est lord chancelier, dit son père; envoyons-le au barreau." Ce jour-là même le lord chancelier dinait avec eux. M. Ferdinand Fitzroy lui fut présenté. — Sz seigneurie était un petit homme aux traits durs, à la face renfrognée, qui confondait dans la même synonymie la laute et la paresse, et qui regardait le parchemin comme le teint légal d'un homme de loi. — L'envoyer au barreau! dit-il, non, non, jamais! Envoyez-le à l'armée; il est beaucoup trop joli garçon pour un juriconsulte. — Eh! c'est assez vrai, milord, dit la mère. — Et on acheta pour M. Ferdinand Fitzroy le grade de cornette dans un régiment de dragons.

Personne n'a la science infuse. A l'école, M. Ferdinand Fitzroy n'avait jamais appris à monter à cheval; il était donc un très-médiocre cavalier. On l'envoya au manège, et tout le monde se moquait de lui. "Quel... âne!" dit le cornette Horsephiz, qui était fort laid. "Un fat insupportable!" dit le lieutenant Saint-Squintein, encore plus laid. "S'il ne monte pas mieux, il déshonorerait le régiment," dit le capitaine Rivalbate, qui était un cavalier plein de grâce. "S'il ne monte pas mieux, nous le casserons," dit le colonel Everdrill, passé maître dans l'équitation. "Allons donc, M. Bümpeinwell (c'était le nom du premier écuyer,) prenez donc garde, votre élève a l'air du sac d'un meunier. Bah! monsieur, il ne monterait jamais mieux. — Et pourquoi diable, s'il vous plaît? — Voyez-vous, colonel, il est trop joli garçon pour un officier de cavalerie. — Ah! c'est vrai, dit le cornette Horsephiz. — Très-vrai, dit le lieutenant Saint-Squin em. — Il faut le casser, dit le colonel." Et M. Ferdinand Fitzroy fut cassé.

Notre héros était susceptible. Il quitta le régiment, envoya un cartel au colonel, et le tua. "Quel épouvantable vaurien que ce M. Ferdinand Fitzroy! dit la famille du colonel. — Très-vrai! dit le monde."

Les parens étaient au désespoir! Ils n'étaient pas riches; mais notre héros était fils unique, et il insistèrent vivement auprès du vieil oncle. "Il a des dispositions très-heureuses; lui, diront-ils, et il peut encore faire quelque chose." — L'oncle leur prêta quelques milliers de francs, et ils achetèrent à son beau neveu une place au parlement.

M. Ferdinand Fitzroy était ambitieux; il brûlait de refaire sa réputation. Il s'éleva comme un dragon; se mit dans la tête des pamphlets, des revues, apprit Ricardo par cœur, et fit des notes sur la constitution anglaise. Il se leva pour parler. "Quel joli garçon!" murmura un des membres. — Ah! un fat! dit un autre. — Il n'est pas fait pour être orateur," dit un troisième à haute et intelligible voix; et les bancs opposés de rire, d'écouter. L'impudence n'est indigène qu'à Milet, et l'on ne devient pas orateur en un jour. Découragé par cet accueil, M. Ferdinand Fitzroy hésita, fut embarrassé. "Je vous l'avais dit," s'écria un de ses voisins. — Belle chute! dit un autre. — Trop amoureux de sa chevelure pour rien avoir dans la tête, dit un troisième qui passait pour homme d'esprit. — Ecoutez! écoutez! crient les membres sur les bancs opposés." M. Ferdinand Fitzroy se rassit. Il n'avait pas brillé; mais en conscience il n'avait pas échoué. Bien des orateurs du plus haut bord avaient commencé plus mal, et plus d'un représentant, avec la moitié de son mérite, avait été déclaré un phénix futur. Les héros des créées n'en jugèrent pas ainsi. "Nos Adonis ne font jamais des orateurs, dit un bavard au nez de travers; — ni des hommes d'affaires, ajouta le président du comité, avec sa face de kangourou. — "Pauvre diable!" dirent les plus jolis de la chambre. "Il est deux fois trop joli garçon pour un parleur. Goddam! il veut encore parler. — Jamais, jamais! il faut le chuter." Et M. Ferdinand Fitzroy fut chuté!

Notre héros avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans; plus beau que jamais, il était l'adoration des jeunes ladies à Almack. "Nous n'avons rien à vous laisser, lui dirent ses parens, qui depuis long-temps vivaient sur leur fortune passée; vous êtes le plus joli garçon de Londres, il faut épouser une héritière. — Le veux bien," dit M. Ferdinand Fitzroy. Miss Hélène Convolvulus était une jeune personne charmante; bec de lièvre, et cent mille livres de rente. Notre héros fit donc la cour à miss Hélène Convolvulus.

"Alors, grand Dieu! que de propos, de caquets dans la famille! "Il est aisé de voir ses intentions, dit l'un. — Un joli coureur de fortune, qui manque du bien le plus précieux! La vraie beauté c'est la vertu, dit un autre; il a été chassé de son régiment et il a tué son colonel. — N'épousez jamais un beau-fils, dit un troisième, il n'a d'admiration que pour sa personne. — Il aura mille maîtresses, dit un quatrième. — Il vous rendra toujours jalouse, dit un cinquième. — Il mangera votre fortune, dit un sixième. — Il vous fera mourir de chagrin, dit un septième."

Miss Hélène Convolvulus était sage et prudente. Elle sentit la justesse de tous ces conseils, et elle était assez contente d'être libre avec cent mille livres de rente, pour ne pas souhaiter impatiemment un mari; mais notre héroïne ne se sentait pas de répugnance pour un amant, surtout pour un amant aussi joli que M. Ferdinand Fitzroy. Aussi, sans accepter, sans rebuter ses hommages, elle ne lui donna que des espérances, et le laissa s'enlêter avec son tailleur et son carossier; dans l'espoir d'être un jour M. Fitzroy-Convolvulus. Le temps passait, et l'on trouvait sans peine des excuses, des délais; cependant notre héros était pressé et ses parens aussi. Un déjeuner à Chiswick et une fièvre putride emportèrent ces derniers à une semaine de distance; mais ils avaient béni M. Ferdinand Fitzroy, et s'étaient réjouis en mourant de le laisser si bien pourvu.

Notre héros ne dépendait plus alors que du vieil oncle et de miss Hélène Convolvulus; le premier, quoique baronnet et poète satirique, était banquier et homme d'affaires; il voyait avec beaucoup de dégoût les boucles bien peignées et les dents blanches de M. Ferdinand Fitzroy. "Si je vous fais mon héritier, dit-il, vous continuerez ma banque! — Certainement, monsieur, répondit le neveu. — Hum! murmura l'oncle, un joli garçon pour un banquier!"

Les créanciers pressaient M. Ferdinand Fitzroy, et M. Ferdinand Fitzroy pressait miss Hélène Convolvulus. "Il est fort dangereux, dit-elle timidement, de se marier à un homme si

admirez, serez-vous toujours fidèle?—Par le ciel! s'écria notre amoureux. "Hélas!" dit en souriant miss Hélène Convolvulus; lord Rufus Pumlion entra, l'air changé de conversation. Le jour du mariage était fixé, et M. Ferdinand Fitzroy acheta un nouvel équipage. Dieu! que M. Fitzroy était séduisant! un mois avant le jour des noces, l'oncle mourut. Miss Hélène Convolvulus était d'une merveilleuse tendresse. "Prenez courage, mon cher Ferdinand, lui disait-elle, pour vous j'ai refusé lord Rufus Pumlion!—Admirable sacrifice! s'écria notre héros; lord Rufus Pumlion a quatre pieds deux pouces, et les cheveux roux.—Tout le monde ne peut pas être aussi joli garçon que M. Ferdinand Fitzroy!" fut la réponse de miss Hélène Convolvulus. Notre héros sort pour assister à l'ouverture du testament de son oncle.

"Je laisse, disait le défunt (qui était tant soit peu satirique, comme nous l'avons dit plus haut,) je laisse ma banque et toute ma fortune, quelques legs exceptés, à... (ici M. Ferdinand Fitzroy essuya ses beaux yeux avec un mouchoir de batiste supérieurement brodé) à mon fils naturel, John Spriggs, jeune homme sage, laborieux, qui fera prospérer ma banque. J'avais d'abord l'intention d'instituer mon neveu pour mon héritier; mais avec une tête aussi artistiquement frisée, on ne peut être bon calculateur. Je veux pour successeur un homme d'affaires et non un beau-fils; et M. Ferdinand Fitzroy est beaucoup trop joli garçon pour un banquier. Avec sa jolie figure, il fera sans doute la conquête de quelque riche héritière de la cité! Sur ce, je lui laisse pour sa garde-robe vingt mille francs.—Vingt mille diables!" s'écria M. Ferdinand Fitzroy sortant de la chambre. Il court chez sa maîtresse. Elle n'y était pas. Le mensonge a les jambes courtes, dit le proverbe italien, mais les fâcheuses vérités les ont terriblement longues. Le lendemain, M. Ferdinand Fitzroy reçut fort poliment son congé. "Je vous souhaite toutes sortes de prospérités, disait à la fin de sa lettre miss Hélène Convolvulus. Mais mes amis ont raison; vous êtes beaucoup trop joli garçon pour un mari." Et huit jours après miss Hélène s'appelait lady Rufus Pumlion.

"Hélas! monsieur, disait le bailli (garde du commerce,) un ou deux jours après la dissolution du mariage, tandis qu'en fiacre il conduisait notre héros au banc du roi (Sainte-Pélagie.) Hélas! monsieur, quel malheur de mener en prison un aussi joli garçon!"

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 30 JUIN 1838.

DE L'ANGLIFICATION.

La grandeur de la métropole n'est pas peu exaltée dans ses colonies et les petites grandes gens d'ici deviennent des hommes célèbres jusque dans leur génération quand ils daignent visiter nos possessions éloignées. L'apparition d'un pair anglais y est un événement historique.

(Westminster Review, 1832.)

Je me faisais à moi-même une semblable observation en remarquant l'aspect de nos rues autrefois si simples, si uniformes, aujourd'hui si brillantes, si dorées, si animées, lorsque la phrase placée en tête de cet article vint par hasard me confirmer dans ce que je commençais à soupçonner, et consolider mon opinion d'une autorité plus relevée.

Réellement on nous gâte notre Canada, notre Québec; on veut à toute force en faire une petite grande ville, un grand petit pays et, il faut l'avouer, on y réussira si les affaires continuent sur le même pied, si les efforts du dehors sont secondés par quelques ambitieux du dedans et si la masse de ceux qui tiennent encore à leurs anciennes institutions, aux mœurs et usages de leurs pères, ne vient se jeter d'un commun accord devant le char triomphal de l'envahissement.

Il y a seulement peu d'années que le mot Canada portait avec lui, du moins pour ceux qui le connaissent, l'idée d'une humble simplicité, d'une joviale urbanité, d'une secourable hospitalité; il offrait le spectacle honorable et touchant de la lutte opiniâtre et sacrée d'une communauté isolée, oubliée, ignorée même de ses frères d'une même origine, combattant avec succès contre l'invasion de ses privilèges, de sa religion, de son sang et de son langage, par un peuple tout-puissant, armé du glaive, de l'industrie, de l'esprit remuant, de l'expérience et de l'ambition. Il y a

peu d'années que le nom de Québec rappelait à ses enfans le sein d'une même famille plutôt que l'image d'une ville agitée et tumultueuse. On aimait à n'y rencontrer que des visages amis et connus; chaque maison parlait d'un souvenir d'enfance, l'œil aimait à voir souvent l'habitant des campagnes, bon, crédule et naïf, accompagnant sa modeste voiture chargée, surtout alors, des richesses du sol qui le payaient grassement des labéurs qu'elles lui avaient coûtés; aujourd'hui les choses ont changé, les voitures qui foulent nos pavés sont parées de richesses mais n'en sont point chargées: le vieux tems valait mieux.

On aimait aussi à voir parfois errer dans nos rues, des groupes de jeunes villageois et de villageois venus pour la première fois admirer le spectacle étonnant des maisons hautes et des citadins tous babillés en *mesieurs*, tous parlant *en termes*; les bonnes gens! ils se donnaient la main de peur de s'égarer dans l'immense labyrinthe d'allées, de portes et de places; alors notre ville nous semblait grande et ce spectacle qui eût pu paraître insipide à l'habitant ébloui et blasé des grandes capitales, suffisait encore pour nous distraire et nous enorgueillir. Autrefois nos réunions étaient fréquentes, intimes, et le détail s'en répandait d'un écho à l'autre par toute la ville, aujourd'hui, que le luxe dirige la mode qui à son tour commande le luxe, l'envie, les jalousies, la convoitise et le dépit sont venus remplacer la joie sans prétention, la gaieté, l'amitié, l'union, l'esprit national. Aujourd'hui que les "petites grandes gens" d'outre-mer sont venues nous rapetisser de toute leur hauteur, que partout l'uniforme doré et clinquantant frotte au détour de chaque coin l'habit humble mais tout aussi recommandable du civil, aujourd'hui que la livrée servile vient faire pâlir nos élégants, que le bruit des éperons et des sabres trainans font retentir nos pavés, la nationalité s'enfuit!

Quand des journaux hostiles s'écrient: *il faut anglifier les Canadiens*, chacun rit de l'entreprise et cependant l'œuvre s'opère lentement mais sûrement, chacun sans s'en douter creuse l'abîme où bientôt iront s'engloutir un à un tous les apanages de nos pères. Ce que ne pourrait une violence soudaine va s'opérer par les travaux de la vanité et les pièges qu'on lui tend. Déjà de lugubres augures se propagent dans les villes; le mal gagné rapidement un pied solide. Déjà le langage se trouve falsifié, et ceux qui jusqu'à ce jour se sont bornés au dialecte de leur enfance ne le trouvent plus à la hauteur de leurs idées; il est foule de choses, dit-on, qui ne peuvent s'exprimer en français: vite il faut les rendre en l'autre langue, et la mode vient mettre le sceau à cette œuvre de démolition. Autrefois les ménagères préparaient un bon souper autour duquel de joyeux amis prenaient sans façon la place qui leur était offerte de même; la chaisson folâtrait en rond, rappelant "le bon vieux tems" comme on disait bonnement alors, chacun satisfait emportait un bon jour de plus et de joyeux souvenirs pour récréer la vieillesse; aujourd'hui ce sont des *tea parties* où des dames pincées à l'anglaise viennent boire de l'eau à l'ordre du jour, c'est-à-dire à la vapeur et où l'étiquette anglaise mal apprise ou gauchement pratiquée chasse le plaisir que l'on avait pourtant si bien connu autrefois; quant aux hommes ils se voient forcés de noyer cet ennui anglais à la manière adoptée habituellement par les héros que la bienséance veut désormais que l'on copie en tout.

Qui a commencé, qui a donné l'élan de ce faux mouvement? Quelques hommes sortis pourtant des rangs de ce peuple qui les a recommandés, dont ils trahissent le mandat primitif et au nom duquel il se sont fait une illustration. Elevés près du maître pour y plaider, dans la fréquentation habituelle, la cause de la nation, et pour y exprimer tous ses vœux, ils se sont d'abord laissés éblouir par ceux qu'ils ont pris pour des soleils, puis ils ont voulu eux-mêmes devenir un centre autour duquel devraient venir tourbillonner mille insectes attirés par la lumière comme ils l'avaient été eux-mêmes. Les manières qu'ils tenaient de leurs aïeux se sont trouvées trop vieilles, ils ont créé la nouvelle école: celle des Canadiens sinon anglifiés du moins quasi-anglifiés ou plutôt anglifians. Ridicules français ils ne sont que de burlesques anglais, trahis-

sant leur origine, méprisés par le sang qu'ils voudraient transfuser dans leurs veines, leur sort, quelque brillant qu'il puisse paraître n'est certainement point à envier, mais l'exemple qu'ils ont donné peut devenir funeste, et peut-être nos compatriotes, des Canadiens, opéreront-ils, par vanité ou par imprudence, ce que les efforts long-tems calculés des gouvernements et des partis n'eussent jamais pu obtenir.

Je le répète: on nous gâte notre Canada; notre Québec, et de tout cet appareil dont la nouvelle cour veut nous éblouir, de tous ces navires de guerre, de ces soldats, de ces brillants et bruyantes opérations, de ces revues, de ce déploiement de force et de magnificence, de tout le spectacle nouveau pour le pays, ce que je redoute le plus pour la nationalité sont ces bals, ces soupers, ces divertissements où la politesse dictera d'abord aux invités l'imitation des manières de leurs hôtes, et où l'ostentation fera le reste. Que l'on n'aille point croire que je veuille ici prêcher une exclusion, une séparation du commerce amical, nécessaire maintenant surtout à l'intérêt de la chose publique; telle n'est point mon intention, mais ce qu'il est du devoir de chacun et ce qu'il est toujours possible de faire, c'est de rester soi-même en toute occasion et de préserver par tout sa dignité des atteintes du ridicule.

DU JOURNALISME ET DES JOURNAUX EN CANADA.

I

Ici comme ailleurs la physionomie du journaliste porte, comme celle du peintre, du musicien, du poète, le coin de l'originalité. Oracle des événements, arbitre de l'opinion publique, organe des besoins du pays, redresseur des torts administratifs, distributeur des réputations en tout genre, il exerce comme on le voit une juridiction très-considérable; aussi n'est-ce point sans raison que l'on se récrie si souvent sur l'influence de la presse périodique. Cependant si le *fauteuil éditorial* semble passer entre les mains de celui qui l'occupe une sorte de sceptre moral, nul trône ne cède peut-être autant de ronces et d'épines sous les roses dont il semble orné. En lutte avec tous les amours propres, tous les caprices, toutes les exigences, toutes les susceptibilités, toutes les tentes de passions, d'intérêt ou d'opinion, le journaliste n'ose pas même se flatter d'attirer en sa retraite un petit cercle de vrais amis.

Quel mercenaire reçut jamais tâche plus pénible et plus laborieuse? A peine a-t-il fourni le cadre du jour que les colonnes du lendemain réclament leurs matières; et le voilà soumis, en dépit de son cerveau, à un enfantement perpétuel, sans plus d'espoir de combler des vides sans-cesse renaissans, que n'en ont les malheureux Danaïdes de remplir leur fatal tonneau. Encore s'il pouvait entrevoir dans un avenir lointain le doux sommeil de l'indépendance; mais le journalisme a rarement légué à ses adeptes autre chose que de vieux papiers, des rides et des cheveux gris; si la gloire venait du moins l'indemniser et réparer les torts des contemporains! Hélas! il ne sera pas même immortel; filles éphémères et fugitives de la circonstance, les productions périodiques naissent et meurent en un jour, et le lendemain un père à la douleur de voir tout son esprit, son savoir, ses saillies, son sel entourer le poivre, le sucre et la chandelle de l'épicier voisin. Puis, outre ces petits déboires qui obscurcissent l'avenir du journaliste, il semble qu'une maligne fatalité s'attache à mettre constamment sa plume en contradiction avec ses dispositions intérieures: est-il en belle humeur? il lui faut pleurer, gémir sur quelque grande catastrophe; une épouse chérie lui donne-t-elle un nouveau-né? c'est un lugubre article nécrologique qu'il faut tracer. Son docteur l'a-t-il mis à la diète, ou bien lui-même est-il forcé par le délabrement de son garde-manger à une quotidienne sobriété, la description d'un magnifique banquet et le fumet des vins recherchés devront parfumer ses écrits. Est-il atteint d'un sombre accès de misanthropie contre cet injuste et frivole genre humain? il se voit forcé de se désopiler la rate sur quelque scène burlesque. Enfin son amour est-il durement payé d'indifférence, les notices de mariages se multiplient dans

ses colonnes. Voilà quant à l'intimité. Touchant la vie extérieure du journaliste, sa perspective en ce genre n'offre rien de plus récréatif : il lui est défendu de se livrer à aucune des douces émotions qui tendent à adoucir la carrière ordinaire des hommes ; il ne peut ni sympathiser, ni blâmer, ni partager aucun sentiment public, comme le public : tout est pour lui un article éditorial ; il doit tout savoir, tout voir, tout connaître et tout rapporter. Après avoir jeté un coup-d'œil scrutateur et rapide sur des montagnes de gazettes de tous pays, de toutes grandeurs, de toutes couleurs ; après avoir longtemps pâli sur ses tablettes, le journaliste sort de son repaire pour contempler la vie animée ou le spectacle de la nature ; mais là encore le fauteur éditorial doit s'attacher à ses pas : la nature ne l'admète point en son intimité, elle pose, seulement devant lui ; il ne peut en jouir, il lui faut prendre encore la plume. Tout ce qui s'offre à ses regards devient le sujet de ses remarques, de ses annotations ; dans tout ce qui l'environne il ne voit qu'un seul objet : des articles de journaux. Toutes ses sensations, toutes ses idées se précipitent . . . sur le papier et brûlent de se répandre en colonnes, de s'évaporer, de s'éteindre dans l'océan de la presse périodique. Voyez-le sur tous les points, le nez en l'air, l'œil en perquisition, à la piste des événements, et plus avide de la nouvelle du jour que le gastronome des mets hâtifs de la saison. Assassinats, duels, jambes cassées, os rompus, mort violente sont les délicieux entremets dont il régale le public, les précieux recueils dont il enrichit son album, l'heureux pathétique dont il fait réserve pour agacer les nerfs de ses sensibles lecteurs. Les tribunaux criminels lui fournissent ses plus belles inspirations et la fin tragique d'un meurtrier procure à son style un de ses beaux jours de fête, les moindres incidents deviennent pour lui des objets de spéculation sur la haute législation et sur le genre humain. Les réunions publiques sont pour notre philosophe une sorte de panorama intellectuel où viennent passer à la file les mœurs, les pêtinesses, les sales vanités et les ridicules privilèges de la féodalité contemporaine, mais son regard scrutateur devra religieusement s'arrêter aux limites de la vie privée, et ne jamais chercher à percer le rideau qui doit s'abaisser sur les mystères domestiques. Après un Gouverneur ou un ministre d'Etat, nul n'est peut-être plus qu'un journaliste accablé de placets et de correspondances volumineuses, nul ne reçoit des visites plus nombreuses et plus variées, nul ne peut mieux juger du charlatanisme exercé par tous les rangs et toutes les professions. Aujourd'hui c'est un orateur qui vient vous offrir le manuscrit d'un discours improvisé à loisir ; demain un philanthrope qui vous informe de ses bienfaits anonymes, un ambitieux qui vient se suggérer pour remplir un emploi, un auteur qui veut vous éviter la peine d'analyser son ouvrage ; un magistrat qui vient appeler son attention sur tel ou tel abus, prenant cette occasion de vanter un zèle, un mérite que lui seul se connaît, un peintre qui décrit les sensations qu'il éprouve devant son propre ouvrage, l'instituteur, professeur, précepteur, (on ne dit plus maître d'école,) qui détaille en une communication d'un ami des progrès tous les avantages que retirerait la génération future si les bancs déserts de son institution se couvraient d'élèves qui ne pourraient manquer d'être des soleils de lumières, des phénix de vertu ; il n'est pas jusqu'aux industriels qui ne viennent en foule briguer les honneurs de la publicité : le tailleur veut voir son annonce accompagnée d'un éloge pompeux du brillant vol de ses ciseaux, le chapelier, le bottier sont autant de courtisans qui se pressent dans l'anti-chambre du journaliste et réclament ses faveurs, l'apothicaire, le dentiste et le pédicure qui s'accaparent ordinairement le coin des annonces voudraient aussi voir le char. éditorial, rouler uniquement sur les fioles étiquetées de l'un, sur les dents arrachées ou replantées de l'autre et sur les cors extirpés de celui-ci. Mais la tâche du journaliste ne s'agrandit, ne s'élève que lorsqu'il prend la plume pour la cause nationale, c'est alors qu'elle devient une espèce de sacerdoce. C'est alors seulement qu'il peut faire briller dans tout son éclat les vertus civiques, le courage, l'indépendance et l'impartialité ; c'est alors seulement que son laboratoire devient la tribune publique, du haut de laquelle il signale

la désapprobation publique les exactions des administrateurs ou les trames des ambitieux. Sous le pouvoir despotique le journaliste n'est qu'un apôtre sans mission, la presse un porte-voix mensonger et servile, un affidé complaisant, sans éclat, sans noblesse, sans la moindre étincelle de patriotisme. Dans un gouvernement libre et représentatif la presse périodique doit trouver une ère de régénération et d'affranchissement. Elle doit être l'écho de la conscience nationale, le confident de la pensée publique, la sentinelle avancée des libertés, chargée de crier *qui vive* à tous les abus, à toutes les usurpations. Comment et jusqu'à quel point, à ma faible connaissance, la presse de ce pays a rempli la noble mission qui lui est imposée, formera le sujet d'un prochain article.

(à continuer.)

Encore la Promenade du Monument.

Savez-vous pourquoi cette fameuse promenade qui vous avait été promise depuis si long-tems ne vous a pas été plus tôt accordée?—Je parie dix contre un que vous ne le savez pas; eh bien! moi je vais vous apprendre quelques uns des épisodes qui se rattachent à ce fait et qui, s'ils ne sont point fort importants par eux-mêmes deviennent intéressants en ce qu'ils sont *historiques* et qu'ils donnent une idée comparative des influences secrètes et des tergiversations gouvernementales dont nous avons été les témoins et jusqu'à un certain point les victimes sous le règne du Lord Gosford.

Le monsieur qui avait entrepris les démarches nécessaires auprès du gouvernement pour procurer au public le jardin en question avait, après maints efforts obtenu un jour permission de faire abattre la vieille maison qui le déparait encore aujourd'hui, après quoi la place devait être abandonnée aux promeneurs. Il se mettait en devoir d'en profiter lorsqu'il fut arrêté dans son zèle sous divers prétextes. De jour en jour de nouvelles défaites du gouverneur à de nouvelles réclamations du solliciteur, mettaient un obstacle à l'impatience du public, lorsqu'enfin comme poussé dans son dernier renchérissement, le représentant royal s'écrie tout-à-coup: "Tenez monsieur — si vous pouvez obtenir les signatures de . . ." vous allez croire bon public que l'on demandait pour le moins comme dernière autorité la signature de la Reine ou de quelque haut personnage, point du tout: voici la phrase entière: "Tenez monsieur — si vous pouvez obtenir les signatures de monsieur Caron et de monsieur Bedard, je vous abandonne immédiatement le jardin et tout ce qui en dépend."

Ce que venait faire ces messieurs dans cette galère nul ne le sait, mais il n'en est pas moins vrai: que la personne au zèle de laquelle on dut la première idée de cette amélioration, ne voulant point s'arrêter en si beau chemin, recommença marches, démarches et contremarches, et enfin obtint les précieuses et puissantes signatures. Néanmoins, soit que des évènements plus importants soient venus distraire Son Excellence de ses promesses, ou soit peut-être que messieurs Bedard et Caron aient donné au Gouverneur un contre ordre secret, toujours est-il vrai que les choses en restèrent là jusqu'à ce que Lord Durham soit venu péremptoirement, d'emblée et peut-être même sans avoir obtenu l'assentiment de ces messieurs mettre le public en jouissance de la célèbre promenade.



On rapporte le mot suivant:—

— Un constitutionnel Breton reprochait à un co-partisan Canadien de ne point désirer la punition sévère des insurgés, maintenant prisonniers politiques, et il exprimait des doutes quant à sa loyauté, car, disait-il, vous sympathiserez toujours avec les rebelles, étant d'une *commune origine*.—Par une raison semblable il faudrait donc dire, lui répondit le Canadien, que vous sympathisez avec les patriotes du Haut-Canada puisque vous êtes comme eux d'une *origine commune*.

LE COURONNEMENT.—La célébration de cette solennité eut lieu jeudi dernier avec tout le bruit et tout l'éclat auxquels on pouvait s'attendre : les canons ont retenti durant une bonne partie de la journée et de la nuit, et les feux-d'artifice brillèrent autant qu'une pluie battante put le permettre.

Les citoyens avaient tacitement formé le projet d'une grande illumination *volontaire*. Il était bien sous-entendu que tous ceux qui n'illumineraient point auraient leurs maisons ou au moins leurs vitres brisées par la populace, mais ce n'en aurait pas moins été une illumination volontaire. Cependant la police, fidèle à son ancienne mission de supprimer les lumières fit afficher qu'il était défendu de s'illuminer. Néanmoins de loyaux sujets, rebelles à l'autorité, crurent devoir ne pas se conformer à l'ordre et illuminèrent. Le Château St. Louis était aussi en partie garni de festons lumineux afin sans doute de donner l'exemple de l'obéissance et de la soumission aux recommandations du pouvoir.

A bête, bête et demie.

— Pourquoi n'y a-t-il point dans la *Quotidienne* autant d'esprit que le désireait son propriétaire ?—Parce que l'éditeur n'en est pas le maître.

— Pourquoi les qualités de propriétaire et d'éditeur de la *Quotidienne* sont-elles réunies en la personne de l'imprimeur ?—Pour prévenir les mauvaises impressions.

— Pourquoi la *Quotidienne* est-elle malgré ses impuretés et ses imperfections assurée du salut et de la vie éternelle ?—Parce que le Seigneur a dit : *Heureux sont les pauvres d'esprit car le royaume des cieux est à eux.*

Hier, vendredi, jour de fête, nos ouvriers n'ont point travaillé, ensorte qu'il ne nous est pas possible de donner de grands détails sur la solennité célébrée en notre ville jeudi dernier ; nous tâcherons de réparer ce malheur au prochain couronnement.

AUX CORRESPONDANTS.—Le sujet de A. B. a maintenant un peu trop vicilli.

La lettre bêtement et méchamment écrite touchant le Dr. B., ne vaut certainement pas les deux sous qu'elle nous a coûtés.

Nous commençons à écrire un article sur certaine affaire d'honneur manquée lorsque la lettre d'un HOMME PRUDENT sur le même sujet nous est parvenue ; la politesse veut que nous donnions la préférence à ceux qui nous favorisent de leurs communications, ensorte que celle-là paraîtra sans faute dans le prochain *Fantasque*.

NOUVELLES.

La Gazette par autorité publiée hier contient beaucoup d'ouvrage.—1^o. Il est ordonné en une proclamation que Messrs. W. Nelson, R. S. M. Bouchette, B. Viger, S. Marchessault, H. A. Gauvin, T. H. Goddu, R. Desrivères, & L. H. Masson qui se sont mis à la disposition du Bon Plaisir, en se déclarant coupables de Haute Trahison, seront transportés et gardés aux îles des Bermudes.—Les personnes suivantes contre qui les *warrants* pour Haute Trahison n'ont point pu être mis à exécution seront bannies de la Province, sous peine de mort ; leurs noms sont : L. J. Papineau, C. H. O. Côté, J. Gagnon, R. Nelson, F. B. O'Callaghan, E. F. Rodier, T. S. Brown, L. Duvernay, E. Chartier, (prêtre,) G. F. Cartier, J. Ryan père, J. Ryan fils, L. Perrault, P. Demary, J. F. Davignon & L. Gautier. Tous les autres prisonniers politiques sont libérés de toute accusation de Haute Trahison et seront admis à caution pour leur bonne conduite future, à l'exception des personnes suivantes accusées des meurtres du Lt. Weir et de Chartrand : F. Jalbert, J. B. Lussier, L. Lussier, F. Mignault, F. Talbot, A. Daunais, F. Nicolas, E. Langlois, G. Pinsonnault et J. Pinsonnault.

— Le Conseil Spécial est nommé, ce sont : Sir Charles Paget, vice-amiral ; Sir Jas. McDonnell ; hon. C. Grey ; hon. G. Couper et l'hon. Charles Buller. Il a déjà passé une loi pour l'organisation et l'administration de la Police dans les villes de Québec et de Montréal.

— Le corps de Louis Lussier a été retrouvé dans le canal de la prison.

— Lord Durham part, dit-on, mardi pour Montréal.

Nous sommes autorisés à dire que Son Excellence le Gouverneur-Général s'occupe activement à préparer des mesures qui seront aussitôt que possible, incorporées dans des Ordonnances du Gouverneur et du Conseil Spécial, concernant le Jury, les Faillites, une Police pour Québec et Montréal, des Institutions Municipales pour toute la Province, l'Éducation Générale, l'établissement de Bureaux d'Enregistrement, et une Commutation équitable des Tenures Féodales.

(Gazette Officielle.)